

PRÉSENCE ET RÔLE DE L'HABIT DANS *UNE FEMME À LA FENÊTRE* DE BIANCA ZAGOLIN

Bernard Gallina*

Avant d'entreprendre l'analyse de l'importance que revêt l'habit dans le roman *Une femme à la fenêtre* de l'écrivaine québécoise d'origine frioulane Bianca Zagolin¹, il nous semble opportun d'esquisser les linéaments de l'intrigue. Dans un village de l'Italie du Nord, Aurore conduit depuis trois ans un existence de veuve et se charge de l'éducation de ses trois filles. Un jour, elle accepte l'invitation d'émigrer au Québec. Là elle découvre la passion amoureuse en la personne d'un jeune homme, Sébastien. Celui-ci se tue dans un accident de la route et Aurore, qui ne peut survivre à sa disparition, se suicide.

Dès que nous entreprenons la lecture de ce texte, nous constatons aussitôt la fréquence des sèmes renvoyant au champ sémantique de l'habit, du tissu. Nous relevons la présence d'un élément entrant souvent dans la confection d'un habit dès la première phrase du roman; ainsi que le contact entre celui-ci et le personnage principal: «Aurore souleva le petit rideau de dentelle et pressa son visage sur la vitre qui s'embua aussitôt» (Zagolin 9). Or l'incipit est «une annonce ou du moins une orientation générale», affirme Friedrich D.E. Schleiermacher (102). Abondent les sèmes renvoyant au champ sémantique de l'habillement: chemise (Zagolin 73), fil(s) (81, 84, 110, 187); jupe (31); mode du pays (62); robe (73, 101, 151, 177, 194,); tailleurs (44, 132); toilette (101); uniforme (54); veste (s) (161, 174,); veston (28, 30), vêtements (13, 168); nylon (31); soie (s) (31, 38, 55, 94, 132,146,); taffetas (31); s'habiller (38, 132, 187).

Nous constatons le retour d'éléments de l'incipit dans l'avant-dernière page du roman: «Adalie souleva le rideau de dentelle» (197), où la fille répète le geste de sa mère qui a mis fin à ses jours. Et nous enregistrons l'importance de l'habit dans l'explicit: «Sa robe blanche flotte dans la brise comme une corolle

* Université d'Udine.

¹ La romancière, née à Ampezzo dans la province d'Udine en 1942, passe son enfance dans le chef-lieu de celle-ci avant d'émigrer, à l'âge de neuf ans, au Québec.

au flanc de la montagne» (201), où l'habit assume à la fois le rôle de synecdoque (la partie pour le tout), de métonymie (contenant pour contenu), de comparé à comparant (robe/corolle); où il crée une assonance en *o* (*robe/corolle*), le signifiant relançant ainsi la force du signifié. Parlant de l'importance qu'assume le point final dans un texte, Alain Montandon affirme ceci: «Dans un texte qui se donne à lire suivant l'ordre d'une linéarité temporelle, la fin implique une rétrospection globalisante qui est achèvement de la forme; c'est dans ce sens que Lotman peut parler de «fonction modélisante de la fin» (7). Les dernières lignes du texte créent un modèle de représentation et de signification.

Disséminés de l'incipit à l'explicit, les sèmes renvoyant à l'habit dénotent le rôle important de cet imaginaire. L'habit montre en effet les liens d'un être avec la société environnante; dans le cas de l'immigrant, il peut à la fois révéler la position d'un être face à son pays d'accueil et à son pays d'origine; il témoigne également de l'importance de l'objet dans l'univers romanesque.

Nous nous proposons d'analyser la présence et la fonction de l'habit pour Aurore l'immigrante. Nous focaliserons tout d'abord notre attention sur six points que nous dénommerons ainsi: l'habit-goût; l'habit-séduction; l'habit-plaisir érotique; l'habit-personnalité; l'habit-médiation; l'habit-métaphore – et ce, en ne négligeant point les rapports entre l'habit et les modalités que revêt l'intégration du personnage dans son pays d'accueil, sa terre nouvelle. Dans la conclusion, nous essaierons de situer la parabole existentielle d'Aurore, et, plus en général, la spécificité du roman dont elle est l'héroïne principale dans l'histoire du roman moderne.

L'habit-goût

Aurore est profondément attachée à son enfance, et celle-ci est à son tour liée au souvenir d'un habit: «Et de tous ses souvenirs surgit le plus doux: une enfant souriante en robe à volants, appuyée à une des colonnes du portique, petite merveille rose et brune parmi les pots de géraniums» (Zagolin 41).

Aurore est un jour profondément surprise par la visite d'un visiteur bizarre, un fonctionnaire du gouvernement du Québec, qui la frappe par sa mise inhabituelle: «l'étrange personnage portait un ample veston rouge bordeaux. Cet accoutrement inusité ne pouvait manquer de signifier quelque chose sur le plan cosmique où elle s'obstinait à chercher le sens de cette visite» (Zagolin 28).

Chez elle, l'ébranlement est si profond qu'il suscite une série d'interrogations, ce qui laisse entrevoir le lien qu'elle établit entre l'habit et sa signification. Nous y reviendrons plus loin.

Aurore est surprise par la description de la mode québécoise que lui font ses deux filles aînées dans leurs lettres:

Une fois par mois arrivait une lettre dans laquelle ses filles lui tenaient d'étonnants propos. Elles avaient le mal du pays, mais, heureusement, on recherchait leur compagnie en vertu de leur grâce exotique. Les jeunes beautés montréalaises de l'époque portaient jupes de taffetas noir et blouse de nylon transparent avec chaussures en broderie. Aurore en restait bouche bée. Pour elle et ses compatriotes, élevées dans les temples de la beauté classique, les exigences du *bon goût* ne toléraient aucun excès. Là-bas, les critères semblaient moins irréductibles (31).

Arrivée au Canada, elle va, au fil des jours, s'ouvrir à de nouveaux critères esthétiques, s'éloigner de son classicisme, de son conformisme, de son traditionalisme pour apprécier la démesure, la liberté dans la manière de s'habiller, l'innovation:

Et puis, dans une gare dont le conducteur avait fait résonner le nom bizarre, Aurore vit pointer un feutre rose garni d'une grappe d'appétissantes cerises vernies. Derrière l'étonnement initial que provoqua chez elle ce scandale vestimentaire, elle en fut discrètement ravie; Aurore allait vivre dans un pays où l'on ne craignait point l'excès (47).

Aurore, qui vit dans l'univers du langage, qui «a toujours habité les constructions éphémères des mots entrelacés» (57), va connaître une double initiation en arrivant au Québec, initiation à la fois linguistique et vestimentaire. Un jour, elle découvre un mot nouveau, *bolons* (les bas longs que doit porter Adalie dans l'établissement scolaire où l'inscrit sa mère) et, en même temps, l'influence qu'ils contribuent à exercer sur elle:

Et maintenant les talismans, par l'intermédiaire de la petite, opéraient sur Aurore leur ancienne magie. Les *bolons* avaient livré leur secret mais ils ondoyaient toujours, échos dans un long tunnel; sa fille, montant et descendant l'escalier trois marches à la fois, chantaient d'incompréhensibles litanies qui retombaient périodiquement sur un retentissant «ainsi soit-il», incantation collective que la petite Italienne avait apprise à l'école et à laquelle elle s'était aussitôt associée. «Ainsi soit-il», *ainsisoitil*, *ainsisoitil*: les mots s'enroulaient dans le cerveau d'Aurore tels des serpents aztèques dans un cérémonial qui l'initiait aux nouvelles mœurs (57).

Il ne faut pas s'étonner si lorsqu'elle retourne un jour dans sa terre natale, elle arbore un nouveau type de toilette, complètement différente de celle qu'elle y endossait jadis: «Pour rendre visite à son défunt mari, Aurore enfila une robe fuchsia sous un paletot en poil de chameau à martingale. Elle affectionnait les

vêtements de sport à coupe fantaisiste; les toilettes embourgeoisantes, style grande dame, ne lui convenaient pas» (145).

Que ce soit en Italie ou au Québec, elle demeure fidèle à un choix précis, ayant toujours aimé «les vêtements flottants et la légèreté des formes vestimentaires» (141).

Qu'Aurore ait un goût vestimentaire précis n'échappe pas à sa fille Adalie qui, un jour, éprouve des inquiétudes sur le jugement de celle-ci: «La famille au grand complet attendait sur le débarcadère où elle s'était assurée une position stratégique pour mieux guetter l'arrivée d'Aurore: l'oncle en pardessus noir, l'œil vigilant comme d'habitude, les aînées, élégantes et sages, et Adalie, soucieuse que sa mère ne trouvât un peu trop vive la couleur cerise de son manteau de printemps» (161). L'attention que prête la jeune fille à l'appréciation de sa mère montre l'écart qui les sépare en matière de goût vestimentaire: l'une est tentée par l'excentricité, l'autre fait preuve de sobriété. L'une est marquée par la mode de son pays d'accueil, alors que l'autre s'intéresse aux nouveautés qu'elle découvre dans son pays d'accueil, tout en demeurant imprégnée de la tradition qui la relie à son pays d'origine.

L'habit-séduction

Le souci de l'élégance révèle le désir de se faire valoir pour plaire. Restée veuve, «la grande Aurore n'avait pas pour autant renoncé à toute coquetterie, en dépit du fait ou peut-être bien à cause du fait que la passion lui était inconnue. Être belle signifiait préserver sa dignité, sortir de l'anonymat auquel on condamnait les femmes comme elle» (24).

«Délaissée» (26), frappée d'indifférence dans son milieu habituel, elle se rend en ville où elle aime attirer les regards des passants:

Les rares sorties qu'elle faisait en ville lui permettaient de s'aventurer dans cet inconnu qui l'attirait mais où elle évitait soigneusement de s'engager en se donnant des allures de reine en robe noire et talons hauts (25).

Elle se donne beaucoup de soins dans sa toilette lorsqu'elle va à la rencontre de son amant, prête une grande attention à sa manière de se peigner, de se parer, de s'habiller:

Elle se préparait à retrouver Sébastien dans un rituel exquis où son corps se reconstituait. Tout absorbée en sa présence, elle en chassait les soucis et l'enduisait d'huiles odorantes. Elle se lavait la tête avec un shampoing aux herbes qui cuivrait sa chevelure et la parfumait d'algues marines. Ses doigts se paraient de pétales car-

minés qu'elle traçait au pinceau; à son cou, elle nouait un ruban de soie d'où pendait en sautoir un coquillage couleur d'ambre. Dans une attente émue, elle se transformait pour lui en un magnifique objet, sans crainte d'être usurpée, une ofrande chaude et dorée où ne subsistait aucune méfiance (109).

Elle mise sur la soie pour attirer son amant, et en même temps pour augmenter l'attraction qu'il exerce sur elle: «dans le culte qu'elle vouait à sa grâce, elle aspergeait ses cheveux de parfums subtils et le couvrait de soie et de velours qui rehaussaient la blancheur de sa peau et l'éclat vert de ses yeux» (92).

Les liens qui l'unissent à Sébastien s'étendent au milieu de ce dernier et Aurore, l'émigrante, s'attache de plus en plus à son pays d'accueil.

L'habit-plaisir érotique

Aurore adore, idolâtre Sébastien et elle consomme habits, parfums pour rassasier son appétit sexuel, son érotisme. Dans cet abandon au dieu du corps, l'habit devient un agent au service de la libido. Il peut être également une source de libido.

Il arrive parfois à Aurore de connaître un moment de plaisir intense; elle est alors «jubilante dans sa toilette estivale» (101). Après la disparition de Sébastien, un jour elle rencontre un homme qui la subjugué, la fait frémir; et elle accepte son invitation à un bal:

Aurore suivait machinalement cet homme qui l'attirait comme un soleil des tropiques au cœur de l'hiver. Aux notes veloutées et traînantes d'un saxophone; il lui enlaça la taille; elle eut alors l'impression de se regarder, un peu en retrait, danser dans les bras d'un inconnu. Sa robe tournoyait; puis, se drapant soudain autour du corps, elle se plaquait contre ses hanches et ses cuisses, se dégageait et retombait lentement au rythme ralenti, ondoient rose dans la salle peu éclairée, surmontée de l'éclat d'une bouche qui riait, riait de ses dents étincelantes. Aurore était belle de tout l'amour qui l'avait habitée. Une main insistante lui palpait le dos et la serrait un peu plus près, lui caressait l'oreille. Il faisait bon dans les bras de cet homme. Elle fermait les yeux, et tout chavirait dans l'absence, mais Aurore, elle, vivait sous cette main, dans ce souffle (151).

La robe qu'elle endosse ce soir-là contribue à provoquer en elle une émotion sensuelle qui la remue, la trouble, occasionne chez elle un authentique «émoi» (152). Les achats, en particulier d'habits, et la libido sont unis par un rapport étroit: à la marchandise pour la libido s'ajoute la libido par la marchandise, pour reprendre une expression de Gerhard Walter Frey (73). L'on sait que la consommation met en jeu l'économie familiale, impose le choix entre l'épargne

et le gaspillage, révèle par là un trait de la personnalité. Cela est également vrai pour l'héroïne d'*Une femme à la fenêtre*.

L'habit-personnalité

Il arrive à Aurore de s'interroger sur le sens que peut assumer un habit; on pense à l'épisode où elle reçoit la visite du fonctionnaire québécois que nous avons évoquée plus haut (28). Qui plus est, et nous l'avons remarqué également auparavant, elle considère la beauté comme un moyen pour obtenir le respect, la considération sociale (24). Elle établit une correspondance entre le culte du beauté et la sérénité intérieure, la recherche de l'élégance et le moi profond:

Depuis trois ans déjà se répétaient ces rites dans leur grande simplicité, et, depuis trois ans, Aurore portait le deuil. Elle n'était plus tenue de le faire, mais elle ne pouvait se résoudre à dépouiller cette tenue funèbre qui seyait si bien à son âme. Le blanc, le gris, le noir se mariaient si bien qu'il lui suffisait de continuer à en doser les alliances discrètes, jour après jour, saison après saison, sans jamais provoquer la cassure qu'elle redoutait. Autour d'elle, les couleurs n'avaient jamais cessé de déployer leurs enchantements, de l'autre côté de cette frontière invisible au-delà de laquelle son corps ne s'aventurerait jamais (24).

Dans son pays d'origine, Aurore conduit une existence caractérisée par l'isolement, le retrait du monde – existence symbolisée par la fidélité absolue ou presque à trois couleurs: le blanc, le gris, le noir. Arrivée au Québec, elle s'enracine, grâce aussi à sa fille cadette, Adalie, dans son nouveau pays, en adopte la culture, et en premier lieu la manière de s'habiller:

Aurore et sa fille se mirent à la mode du pays. À la grand-messe de Pâques, habillées de neuf et gantées de blanc, elles entonnèrent avec l'assemblée la *sanctus* triomphal; [...] Aurore se sentit portée par une foule joyeuse; les salutations et les rires qui fusaient autour d'elle ne se butaient pas, comme d'habitude, à cette enveloppe résistante qui assurait depuis toujours son étanchéité à la vie; elle en fut bousculée, pénétrée de toutes parts (62).

La liaison avec Sébastien lui apporte une joie nouvelle qui s'ajoutant à celle de la maternité, l'avive. Il ne faut pas s'étonner si Adalie partage son bonheur, accompagne le couple d'amoureux dans ses emplettes, et notamment dans le choix d'un vêtement:

[Adalie] La joie, l'aventure, le bonheur étaient de bonnes choses, pour elle comme pour sa mère. Elle aimait le jeune homme, qui n'avait pas essayé de lui plaire avec

le théâtre habituel de la séduction. Lorsqu'elle le vit pour la première fois, un jour à la rentrée de l'école, elle sentit d'emblée qu'il occupait déjà une très grande place, et on n'eut point besoin de lui expliquer. Devant les hésitations d'Aurore devant une boutique de mode, elle trancha:

– La robe à fleurs pervenche. Tu la mettras demain, quand Sébastien viendra (73).

Aurore modifie alors radicalement ses habitudes vestimentaires en passant du blanc, du noir et du gris qu'elle arborait lorsqu'elle portait le deuil dans son pays natal à la couleur bleue tirant sur le mauve de la robe pervenche dont elle fait l'acquisition dans son pays d'accueil. À la fois témoignage, fétiche, symbole des amours heureuses d'Aurore et de Sébastien, cette robe va réapparaître à des moments-clefs du récit. Frappée d'impuissance face au désespoir, à la prostration qui s'emparent de sa mère après la disparition de son bien-aimé, Adalie désire ardemment que sa mère retrouve sa splendeur d'antan: «Elle voudrait secouer Aurore dans son lit, lui hurler qu'elle n'en peut plus, qu'elle s'en va danser à la corde avec ses amies et, au retour, elle exige que tout soit rentré dans l'ordre, que sa mère lui ouvre la porte, souriante, en robe à fleurs pervenche» (175). Enfin elle prend la décision d'enterrer sa mère dans cette robe: «Puis, appelant toutes ses jeunes forces à son secours, elle parvint à étendre Aurore sur son lit. Elle lui mit sa robe pervenche, son collier de perles, son camée au doigt, et, pour la dernière fois, elle lissa ses longs cheveux noirs où brillaient depuis quelque temps des fils argentés» (196).

La robe à fleurs pervenche matérialise le bonheur d'Aurore, l'époque de sa liaison heureuse avec Sébastien. Elle et sa fille croient au pouvoir régénérateur de l'habit. D'où le goût des achats dans les boutiques de mode, notamment en compagnie de Sébastien (73). La mort de son bien-aimé après une liaison qui ne dépasse pas le cap de deux années suscite chez elle un tel désespoir qu'elle abandonne tout espoir dans le pouvoir de l'habit, comme le révèle une conversation avec sa fille dans les derniers mois de sa vie:

Vers 17 heures, mère et fille rentrent. L'équipée a été fructueuse: Aurore est vêtue de neuf des pieds à la tête. Elle monte à sa chambre. Trop de monde, trop de bruit, trop de couleurs. Des prix à supputer, des décisions à prendre, son pauvre corps à l'essai sous l'œil scrutateur des vendeuses. Aurore se déshabille, passe sa vieille robe de chambre, s'allonge et ferme les yeux. Ses pupilles lui font mal sous les paupières closes; frappées par l'éclat du monde, elles brûlent comme des charbons ardents.

Adalie range les achats du jour. Elle passe la main sur les plis soyeux d'une robe qui n'aura servi à rien.

– Penses-tu que ça lui aurait plu?

Adalie suspend son geste, hésite un instant (178).

Aurore aboutit à l'amère constatation que l'habit ne peut pas ressusciter le passé, qu'il est devenu inutile. Réduite à l'impuissance, brisée par le désespoir, incapable de survivre à l'homme qu'elle aime par-delà la mort, elle décide de mettre fin à son existence en se coulant dans sa baignoire «sans même se déshabiller» (195). Arrivée à son dernier acte, n'éprouve-t-elle plus que de l'indifférence pour l'habit qui a revêtu une si grande importance dans son existence? On peut le supposer.

L'habit-médiation

D'où lui vient cette passion de l'habit, ce culte de l'élégance? Il est certain qu'Aurore est influencée par ses lectures; et, plus en général, par le mots des autres:

mots qu'elle puisait dans ses lectures, qu'elle saisissait au passage dans la rue; mots étranges que lui avaient porté sur leurs ailes les missives transatlantiques de ses filles ou qui avaient caressé ses oreilles, doux comme des colombes, dans le brouillard d'une gare le long du Saint-Laurent (57).

Aurore imite un modèle, aimant «jouer à la grande dame solitaire dans son petit salon d'osier» (17) ou bien endosser les habits qu'elle découvre autour d'elle:

Une couturière du quartier, douée dans l'art de la copie, lui taillait d'élégants costumes dans la morne étoffe du deuil. [...] Aurore passait dans les rues inondées de soleil, grande ombre altière, comme si toute la ville était son domaine particulier et, sur son passage, avec une bouffée discrète d'eau de Cologne, elle laissait planer le silence et une vague inquiétude (24).

Incapable de saisir l'objet de son désir, elle s'adresse à un modèle qui lui fournit la réponse qu'elle recherche: elle choisit 'selon l'Autre'.

Aurore veut attirer l'attention des passants, montrer qu'elle se distingue par son élégance, flatter sa vanité, être reconnue par ceux qui la croisent, 'par l'Autre':

Était-ce son mari qu'elle regrettait ainsi en noir et blanc, ou quelque étincelle de vie qu'elle avait vue s'éteindre, il y avait déjà si longtemps? Aurore n'aurait su le dire. Elle ne souffrait pas dans sa chair; pour elle, cette mort n'avait été qu'un abandon; on la quittait, une fois de plus, et elle restait seule face au vide, pour assumer la survie des autres. Mais la grande Aurore n'avait pas renoncé pour autant à toute coquetterie, en dépit et peut-être à cause du fait que la passion lui était inconnue. [...] Dans son quartier, le filet débordant de provisions, elle goûtait à l'humiliation du quotidien, mais au cœur de la ville, elle était la belle étrangère en visite (24).

Tout change à partir du jour où elle reçoit la visite de Sébastien. Celui-ci révolutionne sa vie en lui inspirant l'amour-passion, l'amour-estime, en lui faisant découvrir la vie du corps, l'exultation sensuelle:

Pour la première fois, une grande clarté trouait la nuit. Sébastien l'avait dotée d'une conscience nouvelle. [...] Aucun doute n'avait résisté sur le droit qu'elle détenait, comme les autres, de posséder la terre. Et Sébastien était cet objet qui lui avait restitué sa place au cœur des choses, où elle pouvait respirer, connaître, grandir sans peur, s'appeler de son nom, Aurore (Zagolin 79).

Elle veut vivre 'sa' vie. Comme l'Autre... Aurore veut soustraire son amour au regard des autres, se battre contre leur autorité, mettre en discussion leurs traditions, leurs valeurs. À l'occasion des fêtes de Noël, elle décide de se faire une beauté:

Une beauté de glace qui l'abriterait comme une cage de verre. Elle mit sa robe de lamé et des perles en trois rangs serrés autour de son cou et elle releva ses cheveux en une masse de boucles déliées qui lui caressaient la nuque. Puis elle ombragea ses paupières, dessina soigneusement le contour de ses lèvres et le remplit d'un rouge onctueux. Après s'être parfumée d'une essence de citronnelle qui affirmait une verdeur de jeune fille, Aurore huma son image avec satisfaction. La famille réunie devait assister à la messe de minuit avec quelques invités de marque. Aurore passa un manteau noir et mince comme un fourreau sur sa robe de sirène et rabattit sur son œil gauche l'aile d'un grand feutre blanc. [...] Arrivée à l'église, elle ouvrit la procession, suivie de ses filles, de l'oncle et des invités, et se dirigea de son pas de reine, droite comme un défi, vers l'avant de la nef. S'il fallait une mise en scène, elle irait jusqu'au bout, opposant son théâtre à la grisaille qu'on lui réservait. L'assemblée à genoux implorait un sauveur, et Aurore, enfoncée dans son banc, écoutait les cantiques en se tournant fréquemment vers le jubé, d'où se répandaient les notes suppliantes. Au moment de l'élévation, elle se mit debout et domina de sa haute silhouette la foule prosternée. L'oncle la regarda du coin de l'œil. Un vrai scandale (95).

Le luxe, et en particulier l'habit, contribue à la profanation de la cérémonie religieuse, ainsi que du lieu sacré, à un moment marqué par la présence de 'l'Autre' dans ce même lieu. Il prend pour cible l'Autre et son credo, car ils constituent l'obstacle qui s'oppose à la réalisation de soi contre l'Autre².

² Nous reconnaissons là le triangle mimétique où le modèle/médiateur: 1) désigne son objet à un sujet; 2) est érigé en témoin, en garant; 3) représente une référence; 4) se dresse en obstacle. Nous renvoyons ici aux travaux de René Girard. Cf. en particulier: 16, 22, 23.

L'habit-métaphore

Dans un texte où le lexique de l'habit se caractérise par sa fréquence, comme nous l'avons constaté plus haut, nombreuses sont les métaphores qui renvoient à l'univers de l'habillement. Elles peuvent graviter autour d'un nom: «la pluie avait complètement effacé la ligne entre terre et mer, et Aurore vit se dérouler devant elle une grande nappe grise» (44); «La route! ce fil ininterrompu qui l'attachait à lui, jusqu'au fond de sa forêt» (84); «Dans l'obscurité, elle reconnaissait le ruban pâle de la rue principale» (176); «elle devient méprisable, une loque à la merci d'émotions auxquelles elle n'oppose aucune résistance» (176). Les métaphores peuvent trouver leur foyer dans un verbe: «Le long des routes tracées au milieu de la campagne s'alignaient les mûriers trapus et noueux; la grêle nudité des branches s'habillerait au printemps de larges feuilles» (38); «Depuis tant d'années qu'elle tissait le réel avec les fils de l'absence, elle n'avait éprouvé que les vertiges du vide» (81); «Il donnait dans le jeu et lui brodait-lui même de belles excuses» (129); «Aurore n'a plus que quelques fils à démêler avant de conclure un pacte avec l'habitude» (187). Quelquefois elles sont exprimées par un adjectif: «À la mi-juin s'ouvrirent les pivoines et leur efflorescence satinée se déroula dans le vert sombre» (69); «une chevelure soyeuse» (76); «Aurore la suit des yeux dans ses déplacements feutrés» (68).

Le fil, l'aiguille, le tissu, la couture... Déployées dans le texte, ces métaphores orientent à leur tour la lecture vers un horizon d'attente dominé par l'imaginaire de l'habit, où sont unies par un rapport étroit l'extériorité et l'intériorité: en endossant la mode vestimentaire de son pays d'accueil, Aurore endosse par un phénomène de synecdoque le pays dans sa totalité, avec ses valeurs. Elle s'ouvre à la vie nouvelle qu'il lui offre, trouve une harmonie entre sa terre d'immigration et elle-même.

Le point final

Il est certain que l'habit occupe une place importante dans *Une femme à la fenêtre*, laissant ainsi entrevoir ses rapports avec le roman de l'objet; avec l'influence qu'exercent sur la mode, la manière de s'habiller, les médias, la société de consommation. Il joue en particulier un rôle important dans la littérature de l'émigration qu'il enrichit de nouvelles connotations: il permet à Aurore d'affirmer sa personnalité de femme dans le monde nouveau qu'est pour elle le Québec et de découvrir ainsi un autre fragment de son identité.

Elle dénote également des affinités avec la littérature, avec le roman du XIXe siècle, et en premier lieu avec *Madame Bovary*. Emma et Aurore sont des

femmes qui subissent l'influence de leurs lectures, vivent entre l'intérieur et l'extérieur de leur maison, aiment d'un amour-passion un jeune homme en dehors du mariage, montrent des similitudes dans le rapport entre leurs pulsions sexuelles et leurs manières de s'habiller: consommation pour la libido/libido par la consommation; et 'last but not least' choisissent le suicide lorsqu'elles sont réduites à une pénible extrémité. À la différence qu'Aurore demeure une femme-intendante alors qu'Emma est une femme consommatrice.

En fin de compte, émerge chez l'immigrante la nécessité de s'affirmer pour aller à la découverte d'elle-même et de sa personnalité profonde, et surtout pour adhérer à ce Canada qu'elle a choisi comme terre d'adoption, comme patrie nouvelle. Il n'est pas étonnant que pour atteindre cet objectif elle compte, mise sur l'habit: en faisant sienne la mode vestimentaire en usage dans cette terre riche en promesses, elle s'accorde, se donne implicitement un système de valeurs différentes de celles qu'elle a connues dans sa patrie d'origine, un système de valeurs qu'elle recherche ardemment... ainsi que sa créatrice.

Bibliographie citée

- Flaubert, Gustave. *Madame Bovary*. Introduction, notes, sommaire, bibliographie et appendice par Bernard Ajac. Paris: Garnier-Flammarion. 1986.
- Frey, Gerhard Walter et Dubuc, Héloïse. "Une interprétation de *Madame Bovary* dans la perspective de l'histoire des mentalités". Alfonso de Toro (ed.). *Gustave Flaubert: procédés narratifs et fondements épistémologiques*. Tübingen: Narr. 1987: 71-102.
- Girard, René. *Mensonge romantique et vérité romanesque*. Paris: Grasset & Fasquelle (Hachette Littératures Collection 'Pluriel'. Édition princeps). 1961.
- Le point final*. Actes du Colloque International de Clermont-Ferrand présentés par Alain Montandon. Clermont: Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Clermont-Ferrand II. Nouvelle série. Fascicule 20. 1985.
- Schleiermacher, Friedrich D.E. *Herméneutique. Pour une logique du discours individuel*. Paris: Le Cerf. 1987.
- Montandon, Alain. "Introduction". *Le point final*. Actes du Colloque International de Clermont-Ferrand présentés par Alain Montandon. Clermont: Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Clermont-Ferrand II. Nouvelle série. Fascicule 20. 1985: 5-9.
- Toro, Alfonso de (ed.). *Gustave Flaubert: procédés narratifs et fondements épistémologiques*. Tübingen: Narr. 1987.
- Zagolin, Bianca. *Une femme à la fenêtre*. Paris: Robert Laffont. 1988.